

il lança son faisceau de rayons clairs, mais froids, sur l'immense plaine glacée. Ce retour à la lumière, sinon à la chaleur, faisait plaisir.

Le docteur, son fusil à la main, s'écarta d'un mille ou deux, bravant le froid et la solitude ; avant de s'éloigner, il avait mesuré exactement ses munitions ; il lui restait quatre charges de poudre seulement et trois balles, pas davantage. C'était peu, quand on considère qu'un animal fort et vivace comme l'ours polaire ne tombe souvent qu'au dixième ou au douzième coup de fusil.

Aussi l'ambition du brave docteur n'allait-elle pas jusqu'à rechercher un si terrible gibier ; quelques lièvres, deux ou trois renards eussent fait son affaire et produit un surcroît de provisions très-suffisant.

Mais pendant cette journée, s'il aperçut un de ces animaux, ou il ne put pas l'approcher, ou, trompé par la réfraction, il perdit son coup de fusil. Cette journée lui coûta inutilement une charge de poudre et une balle.

Ses compagnons, qui avaient tressailli d'espoir à la détonation de son arme, le virent revenir la tête basse. Ils ne dirent rien. Le soir, on se coucha comme d'habitude, après avoir mis de côté les deux quarts de ration réservés pour les deux jours suivants.

Le lendemain, la route parut être de plus en plus pénible. On ne marchait pas, on se traînait ; les chiens avaient dévoré jusqu'aux entailles du phoque, et ils commençaient à ronner leurs courroies.

Quelques renards passèrent au large du traîneau, et le docteur ayant encore perdu un coup de fusil en les poursuivant, n'osa plus risquer sa dernière balle et son avant-dernière charge de poudre.

Le soir, on fit halte de meilleure heure ; les voyageurs ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre, et quoique la route fût éclairée par une magnifique aurore boréale, ils durent s'arrêter.

Ce dernier repas, pris le dimanche soir, sous la tente glacée, fut bien triste. Si le ciel ne venait pas au secours de ces infortunés, ils étaient perdus.

Hatteras ne parlait pas, Bell ne pensait plus, Johnson réfléchissait sans mot dire, mais le docteur ne se désespérait pas encore.

Johnson eut l'idée de creuser quelques trappes pendant la nuit ; n'ayant pas d'appât à y mettre, il comptait peu sur le succès de son invention, et il avait bien raison, car le matin, en allant reconnaître ses trappes, il vit bien des traces de renards, mais pas un de ces animaux ne s'était laissé prendre au piège.

Il revenait donc fort désappointé, quand il aperçut un ours de taille colossale qui flairait les émanations du traîneau à moins de cinquante toises. Le vieux marin eut l'idée que la Providence lui adressait cet animal inattendu pour le tuer ; sans réveiller ses compagnons, il s'élança sur le fusil du docteur et gagna du côté de l'ours.

Arrivé à bonne distance, il le mit en joue ; mais, au moment de presser la détente, il sentit son bras trembler ; ses gros gants de peau le gênaient. Il les ôta rapidement et saisit son fusil d'une main plus assurée.

Soudain, un cri de douleur lui échappa. La peau de ses doigts, brûlés par le froid du canon, y restait adhérente, tandis que l'arme tombait à terre, et partait au choc, en lançant sa dernière balle dans l'espace.

Au bruit de la détonation, le docteur accourut ; il comprit tout. Il vit l'animal s'enfuir tranquillement ; Johnson se désespérait et ne pensait plus à ses souffrances.

— Je suis une véritable femmelette ! s'écriait-il, un enfant qui ne sait pas supporter une douleur ! Moi ! moi ! à mon âge !

— Voyons, rentrez, Johnson, lui dit le docteur, vous allez vous faire geler ; tenez, vos mains sont déjà blanches ; venez ! venez !

— Je suis indigne de vos soins, monsieur Clawbonny ! répondait le maître d'équipage. Laissez-moi !

— Mais venez donc, entêté ! venez donc ! il sera bientôt trop tard !

Et le docteur, entraînant le vieux marin sous la tente, lui fit mettre les deux mains dans une jatte d'eau que la chaleur du poêle avait maintenue liquide, quoique froide ; mais à peine les mains de Johnson y furent-elles plongées que l'eau se congela immédiatement à leur contact.

— Vous le voyez, dit le docteur, il était temps de rentrer, sans quoi j'aurais été obligé d'en venir à l'amputation.

Grâce à ses soins, tout danger disparut au bout d'une heure, mais non sans peine, et il fallut des frictions répétées pour rappeler la circulation du sang dans les doigts du vieux marin. Le docteur lui recommanda surtout d'éloigner ses mains du poêle, dont la chaleur eût amené de graves accidents.

Ce matin-là, on dut se priver de déjeuner ; du pemmican, de la viande salée, il ne restait rien. Pas une miette de biscuit ; à peine une demi-livre de café ; il fallut se contenter de cette boisson brûlante, et on se remit en marche.

— Plus de ressources ! dit Bell à Johnson, avec un indicible accent de désespoir.

— Ayons confiance en Dieu, dit le vieux marin ; il est tout-puissant pour nous sauver !

— Ah ! ce capitaine Hatteras ! reprit Bell, il a pu revenir de ses premières expéditions, l'In-sensé ! mais de celle-ci il ne reviendra jamais, et nous ne reverrons plus notre pays !

— Courage, Bell ! j'avoue que le capitaine est un homme audacieux, mais auprès de lui il se rencontre un autre homme habile en expéditions.

— Le docteur Clawbonny ? dit Bell.

— Lui-même ! répondit Johnson.

— Que peut-il dans une situation pareille ? répliqua Bell en haussant les épaules. Changera-t-il ces glaçons en morceaux de viande ? Est-ce un dieu, pour faire des miracles ?

— Qui sait ? répondit le maître d'équipage aux doutes de son compagnon. J'ai confiance en lui.

Bell hocha la tête et retomba dans ce mutisme complet pendant lequel il ne pensait même plus. Cette journée fut de trois milles à peine ; le soir on ne mangea pas ; les chiens menaçaient de se dévorer entre eux ; les hommes ressentirent avec violence les douleurs de la faim.

On ne vit pas un seul animal. D'ailleurs, à quoi bon ? On ne pouvait chasser au couteau. Seulement Johnson crut reconnaître à un mille sous le vent, l'ours gigantesque qui suivait la malheureuse troupe.

— Il nous guette ! pensa-t-il ; il voit en nous une proie assurée !

Mais Johnson ne dit rien à ses compagnons ; le soir, on fit la halte habituelle, et le souper ne se composa que de café. Les infortunés sentaient leurs yeux devenir hagards, leur cerveau se prendre, et, torturés par la faim, ils ne pouvaient trouver une heure de sommeil ; des rêves étranges et des plus douloureux s'emparaient de leur esprit.

Sous une latitude où le corps demande impérieusement à se réconforter, les malheureux n'avaient pas mangé depuis trente-six heures, quand le matin du mardi arriva. Cependant, animés par un courage et une volonté surhumaine, ils reprirent leur route, poussant le traîneau que les chiens ne pouvaient tirer.

Au bout de deux heures, ils tombèrent épuisés. Hatteras voulait aller plus loin encore. Lui, toujours énergiques il employa les supplications, les prières, pour décider ses compagnons à se relever : c'était demander l'impossible !

Alors, aidé de Johnson, il tailla une maison de glace dans un ice-berg. Ces deux hommes, travaillant ainsi, avaient l'air de creuser leur tombe.

— Je veux bien mourir de faim, disait Hatteras, mais non de froid.

Après de cruelles fatigues, la maison fut prête et toute la troupe s'y blottit.

Ainsi se passa la journée. Le soir, pendant que ses compagnons demeuraient sans mouvements, Johnson eut une sorte d'hallucination ; il rêva d'ours gigantesques.

Ce mot, souvent répété par lui, attira l'attention du docteur, qui, tiré de son engourdissement, demanda au vieux marin pourquoi il parlait d'ours, et de quel ours il s'agissait.

— L'ours qui nous suit, répondit Johnson.

— L'ours qui nous suit ? répéta le docteur.

— Oui, depuis deux jours !

— Depuis deux jours ! Vous l'avez vu ?

— Oui, il se tient à un mille sous le vent.

— Et vous ne m'avez pas prévenu, Johnson ?

— A quoi bon ?

— C'est juste, fit le docteur ; nous n'avons pas une seule balle à lui envoyer.

— Ni même un lingot, un morceau de fer, un clou quelconque !

Le docteur se tut et se prit à réfléchir. Bientôt il dit au maître d'équipage :

— Vous êtes certain que cet animal nous suit ?

— Oui, monsieur Clawbonny, il compte sur un repas de chair humaine ! il sait que nous ne pouvons pas lui échapper !

— Johnson ! fit le docteur, ému de l'accent désespéré de son compagnon.

— Sa nourriture est assurée, à lui ! répliqua le malheureux que le délire prenait ; il doit être affamé, et je ne sais pas pourquoi nous le faisons attendre !

— Johnson, calmez-vous !

— Non, monsieur Clawbonny ; puisque nous devons y passer, pourquoi prolonger les souffrances de cet animal ? Il a faim comme nous ; il n'a pas de phoque à dévorer ! Le ciel lui envoie des hommes ! eh bien, tant mieux pour lui !

Le vieux Johnson devenait fou ; il voulait quitter la maison de glace. Le docteur eut beaucoup de peine à le contenir, et, s'il y parvint, ce fut moins par la force que parce qu'il prononça les paroles suivantes avec un accent de profonde conviction :

— Demain, dit-il, je tuerai cet ours !

— Demain ! fit Johnson, qui semblait sorti d'un mauvais rêve.

— Demain !

— Vous n'avez pas de balle !

— J'en ferai.

— Vous n'avez pas de plomb !

— Non, mais j'ai du mercure !

Et, cela dit, le docteur prit le thermomètre ; il marquait à l'intérieur cinquante degrés au-dessus de zéro (+ 10° centigr.). Le docteur sortit, plaça l'instrument sur un glaçon et rentra bientôt. La température extérieure était de cinquante degrés au-dessous de zéro (—47° centigr.).

— A demain, dit-il au vieux marin ; dormez et attendons le lever du soleil.

La nuit se passa dans les souffrances de la faim ; seuls, le maître d'équipage et le docteur purent le tempérer par un peu d'espoir.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, le docteur suivi de Johnson se précipita dehors et courut au thermomètre ; tout le mercure s'était réfugié dans la cuvette, sous la forme d'un cylindre compacte. Le docteur brisa l'instrument et en retira de ses doigts, prudemment gantés, un véritable morceau de métal très-peu malléable et d'une grande dureté. C'était un vrai lingot.

— Ah ! monsieur Clawbonny, s'écria le maître d'équipage, voilà qui est merveilleux ! Vous êtes un fier homme !

— Non, mon ami, répondit le docteur, je suis seulement un homme doué d'une bonne mémoire et qui a beaucoup lu.

— Que voulez-vous dire ?

— Je me suis souvenu à propos d'un fait relaté par le capitaine Ross dans la relation de son voyage : il dit avoir percé une planche d'un pouce d'épaisseur avec un fusil chargé d'une balle de mercure gelé ; si j'avais eu de l'huile à ma disposition, c'eût été presque la même chose, car il raconte également qu'une balle d'huile d'amande douce, tirée contre un poteau, le fendit et rebondit à terre sans avoir été cassée.

— Cela n'est pas croyable !

— Mais cela est, Johnson ; voici donc un morceau de métal qui peut nous sauver la vie ; laissons-le à l'air avant de nous en servir, et voyons si l'ours ne nous a pas abandonnés.

En ce moment Hatteras sortit de la hutte ; le docteur lui montra le lingot et lui fit part de son projet ; le capitaine lui serra la main, et les trois chasseurs se mirent à observer l'horizon.

Le temps était très-clair. Hatteras, s'étant porté en avant de ses compagnons, découvrit l'ours à moins de six cents toises.

L'animal, assis sur son derrière, balançait tranquillement la tête, en aspirant les émanations de ces hôtes inaccoutumés.

— Le voilà ! s'écria le capitaine.

— Silence ! fit le docteur.

Mais l'énorme quadrupède, lorsqu'il aperçut les chasseurs, ne bougea pas. Il les regardait sans frayeur ni colère. Cependant il devait être fort difficile de l'approcher.

— Mes amis, dit Hatteras, il ne s'agit pas ici d'un vain plaisir, mais de notre existence à sauver. Agissons en hommes prudents.

— Oui, répondit le docteur, nous n'avons qu'un seul coup de fusil à notre disposition. Il ne faut pas manquer l'animal ; s'il s'enfuyait, il serait perdu pour nous, car il dépasse un lévrier à la course.

— Eh bien, il faut aller droit à lui, répondit Johnson ; on risque sa vie ! qu'importe ! je demande à risquer la mienne.

— Ce sera moi ! s'écria le docteur.

— Moi ! répondit simplement Hatteras.

— Mais, s'écria Johnson, n'êtes-vous pas plus utile au salut de tous qu'un vieux bonhomme de mon âge ?

— Non, Johnson, reprit le capitaine, laissez-moi faire ; je ne risquerai pas ma vie plus qu'il le faudra ; il sera possible, au surplus, que je vous appelle à mon aide.

— Hatteras, demanda le docteur, allez-vous donc marcher vers cet ours ?

— Si j'étais certain de l'abattre, dût-il m'ouvrir le crâne, je le ferais, docteur, mais à mon approche il pourrait s'enfuir. C'est un être plein de ruse ; tâchons d'être plus rusés que lui.

— Que comptez-vous faire ?

— M'avancer jusqu'à dix pas sans qu'il soupçonne ma présence.

— Et comment cela ?

— Mon moyen est hasardeux, mais simple. Vous avez conservé la peau du phoque que vous avez tué ?

— Elle est sur le traîneau.

— Bien ! regagnons notre maison de glace, pendant que Johnson restera en observation.

Le maître d'équipage se glissa derrière un hummock qui le dérobaient entièrement à la vue de l'ours.

Celui-ci, toujours à la même place, continuait ses singuliers balancements en reniflant l'air.

(A continuer)

## SEVRAGE DES POULAINS

Le temps de sevrer les poulains n'a pas encore été uniformément déterminé : les uns le fixent à trois mois, d'autres à cinq, à six, à sept pour le plus tard, et d'autres encore à onze ou douze. Voilà des questions de faits sur lesquels de nouveaux essais peuvent éclairer. Quant à l'idée que l'on se forme sur la formation accélérée du cheval, dans le cas où il n'abandonne le mame-lon que onze ou douze mois après sa naissance, nous savons qu'elle dépend essentiellement du climat, de l'air, des aliments, du terrain, ainsi que de la race.

En consultant la nature, et abstraction faite de la domesticité de ces animaux, il n'est pas douteux que le petit, errant avec sa mère dans les champs ou dans les forêts, ne renoncerait à la mamelle que lorsque la jument ne voudrait plus l'admettre à la succion ; mais si, parce que l'homme a su mettre l'un et l'autre sous son entière dépendance, il a le droit de les gouverner à son gré, il n'en doit pas moins considérer qu'il importe de ne ravir à l'animal un aliment proportionné à la faiblesse de son estomac, que lorsque ce viscère a acquis une sorte d'habitude, et est devenu capable d'en digérer de plus solides.

Sevrer un poulain, c'est le séparer de sa mère, et substituer des aliments solides à la nourriture fluide à laquelle la nature l'a d'abord habitué. Ce changement subit occasionnerait inévitablement une révolution, s'il ne se faisait avec précaution et avec prudence. On lui donne d'abord du son deux fois par jour et une très-petite quantité de foin fin et choisi, sauf à l'augmenter à mesure qu'il acquiert de l'âge ; du reste, on ne l'attache point ; son écurie doit être garnie d'une bonne litière, que l'on renouvelle souvent ; on ne le panse point avec l'étrille, la brosse peut généralement suffire pendant le jeune âge, si la poussière ne tombe pas par le nettoyeur du grenier ; car autrement, il faut le nettoyer soigneusement pour lui éviter des maladies de peau, et même d'autres maladies graves. Il est absolument essentiel de ne

jamais le laisser paître à jeun ; si on ne lui donne pas de son et si on ne le fait pas boire une heure avant au moins, il sera atteint de tranchées violentes, et c'est ainsi que plusieurs éleveurs chaque jour perdent des poulains.

Les poulains forts d'une année peuvent être abandonnés tous les jours dans les prairies, et les y laisser coucher durant l'été, jusqu'à la fin d'octobre seulement ; il ne faut pas négliger de leur donner de l'avoine au moins une fois par jour, et un peu de sel de temps en temps. Rien ne contribue plus à la beauté de la queue que l'action de la tondre dès que l'animal a atteint environ dix-huit mois.

Le poulain, parvenu à son second hiver, sera rappelé dans l'écurie ; on l'y nourrira de foin, de son et d'avoine moulu.

Lorsqu'on retirera les poulains de l'herbe pour les tenir à la nourriture sèche, on observera que ce changement doit s'opérer graduellement, qu'il peut causer de funestes révolutions ; on ne leur donnera pendant quelques jours que de la paille de blé bien battue, très-fine et du son, et on les mettra peu à peu au foin et à l'avoine. Il est bon, surtout dans les commencements, que le grain ait été mouillé avant de le leur faire manger. Pour le passage, on devra commencer à se servir légèrement de l'étrille et de la brosse.

C'est dans ce moment qu'on doit accoutumer les poulains à la docilité et à l'obéissance ; on y parviendra par la patience, les caresses et la douceur ; peu à peu, on l'habitue à recevoir un bridon dans la bouche et à souffrir qu'on lui lève les pieds. Ce dernier point est d'autant plus important, qu'outre le désagrément d'avoir un cheval qui se refuse à la ferrure, les efforts qu'il fait pour s'y soustraire sont suivis, surtout dans les parties de derrière, d'une foule de maux, sans parler de la difficulté que trouve le maréchal, dès lors, à parer le pied convenablement, et à lui ajuster un fer comme il faut. On doit donc manier très-fréquemment les jambes du poulain, lui lever les pieds, les conduire insensiblement à une certaine hauteur, et frapper ensuite dessous comme si l'on y brochait un clou avec le brochoir lorsqu'il s'agira de le ferrer réellement ; on se comportera de même en égard aux poulains destinés au carrosse et au trait ; on leur mettra les harnais ainsi qu'on doit mettre la selle aux autres.

La séparation des sexes et des âges est une règle qu'on doit exactement observer. En les confondant, ces jeunes animaux s'épuiseraient de bonne heure, et les moins développés courraient le risque d'être maltraités par les plus forts.

Lorsque les poulains sont destinés soit à la selle, soit au trait, il faut songer à les faire castrer à l'époque qui nuit le moins à leur développement. Une habitude des plus funestes à signaler est celle qui fixe cette époque au moment où le poulain a acquis tout son développement.

Considérant seulement l'influence des organes de la génération dans l'exercice des fonctions, on a pensé que l'œuvre de la nature devait être terminée avant de se permettre cette opération. Certes, il est loin de toute espèce de doute que ces organes ne jouent un très-grand rôle dans le développement du cheval, et leur extraction doit être considérée comme tout à fait contre nature. C'est donc un mal, mais un mal devenu nécessaire, d'après la destination réservée à certains chevaux, même à la plupart.

Dans certaines contrées, on est dans l'usage de castrer les chevaux à l'âge de quatre à cinq ans, c'est-à-dire au moment où cet animal, livré au commerce, doit être soumis au travail. Quelque facile et sûre que l'art vétérinaire ait rendu cette opération, il ne s'en fait pas moins une révolution considérable dans le cheval, révolution qui attaque son moral et son physique au moment où il aurait le plus besoin de forces et de courage. De là l'espèce d'abâtardissement qui se remarque dans nos chevaux hongre, leur ruine plus prompte, et souvent les vices de mécanicité qui ne devraient jamais se rencontrer dans un animal essentiellement doux et obéissant.

La castration ne saurait être faite trop tôt, c'est-à-dire aussitôt que les testicules apparaissent à l'extérieur. Alors l'opération n'a aucune suite dangereuse, et sauf les soins à apporter aux premiers moments qui la suivent, et pourvu qu'une nourriture saine et abondante soit administrée, le poulain se formera sans jamais éprouver de désirs et sans avoir à regretter des jouissances dont il n'a pas eu le pressentiment.

H. AUDRAIN.

Saint-Hyacinthe, août 1876.

LES BANDITS DE NORTHFIELD. — On lit dans une dépêche de Saint-Paul (Minnesota) du 3 octobre :

Ce matin à 4 heures, le policier Henry Caverick s'est approché du garde de faction devant la prison de Faribault (Minnesota), dans laquelle se trouvent les frères Younger, les fameux bandits de Northfield. Le garde a ordonné à Caverick de faire halte, en lui demandant qui il était. — Ne me connaissez-vous pas ? a répondu Caverick, je suis un policier. — En même temps il s'est remis à marcher, et a porté la main à sa poitrine, probablement pour exhiber sa plaque. Mais le garde, supposant à ce geste qu'il cherchait une arme, a fait feu sur lui et l'a tué raide. Il paraît qu'on se méfiait des policiers de Faribault, car défense expresse leur avait été faite d'approcher de la prison pendant la nuit, et le garde, en tirant sur lui, n'a fait qu'exécuter sa consigne.